

## SERMON DU DIMANCHE DE LA VÉNÉRATION DE LA CROIX

Le troisième dimanche du Grand Carême <sup>1</sup>

«Réjouit-toi, réjouit-toi, Jérusalem ! Car ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur a resplendi sur toi» (Is 60,1) – ainsi retentit aujourd’hui la bonne nouvelle à l’Église des Gentils. Cette bonne nouvelle, comme jaillissant de lèvres brûlées par le charbon de l’Hypostase divine, brille et étincelle. Descendant des hauteurs du ciel, elle porte loin et résonne comme le tonnerre. Telle est la voix du prophète : elle atteint les cieux et fait trembler la terre. «Écoutez, cieux !» s’écrie-t-il. «Réponds, terre !» (Is 1,2). Si, dès le début de ses prophéties, le prophète manifeste la puissance tonitruante de sa proclamation, il semble maintenant irradier une lumière éclatante, déversant un feu qui transperce l’air et appelle ceux qui naviguent sur la mer du Carême au havre de la consolation. Je vous proclame, veut-il dire, que la lumière de la résurrection est proche, celle vers laquelle vous tendez et pour laquelle vous luttez dignement. Comment cela se manifeste-t-il ? La gloire du Seigneur a resplendi sur la Nouvelle Jérusalem. Assurément, la gloire du Seigneur est la Croix divine. Voyez, elle brille aujourd’hui comme l’aurore, envoyant ses rayons – les messagers du Soleil de Justice. Et là où demeure le souvenir de la lumière – la Lumière inaccessible, illuminant ceux qui demeurent dans la nuit de l’insouciance – se trouve la plus grande des fêtes et la plus grande des célébrations.

Ainsi, que nul ne s’afflige de la nourriture du Carême, ni ne laisse son visage se voiler de désespoir. Approchez-vous de l’Orient de la Croix et soyez illuminés, et nos visages ne seront plus couverts de honte. Que la lumière du Visage du Seigneur nous soit révélée, et que vos visages rayonnent comme le soleil (Ps 34,6), et que les démons des ténèbres fuient loin de nous, incapables de nous regarder. Moi, votre prédicateur et chef des armées de la grâce, je prie pour recevoir les richesses de cette lumière, pour que la flamme de mes lèvres s’allume et qu’une flamme éclatante y brûle. Et voici, la chaleur de la foi m’assure que je possède déjà cette flamme.

Voici donc le feu, voici le bois de la croix, offert à nos lèvres en objet de louange. Où est donc l’agneau que nous sacrifierons au festin pour la gloire de Dieu et pour votre nourriture, vous, nos compagnons spirituels ? Dieu, capable de faire surgir des enfants fidèles au patriarche, comme il fit surgir Isaac du sein pétrifié de Sarah, contempera ce tendre sacrifice, cette abattage vivant, rendant mon esprit stérile plus fécond pour votre bien. Ainsi, lorsque la lumière du visage du Seigneur (Ps 4,7) aura déjà été marquée sur nous par le signe et l’image de la Croix, lorsque nos yeux et nos lèvres auront été sanctifiés par la vue et le baiser de l’instrument de notre salut, suscité par Dieu, approchons-nous avec hardiesse du lieu glorieux du paradis. Car, portant ce signe, je suis certain que l’épée de feu qui garde l’entrée ne pourra nous empêcher d’entrer au Paradis. Elle craindra la Lumière du visage de Dieu et, éteignant sa flamme ardente, révélera une autre puissance, lumineuse et paisible. En vérité, notre Maître n’est pas venu à la Croix pour juger le monde, mais pour y clouer la signature des pécheurs et les racheter de leurs dettes ancestrales, en versant tout son sang pur en paiement. Désormais, l’épée de feu nous tournera le dos, nous pour qui le Maître lui-même a reçu la flagellation. Elle ne peut nous chasser, nous, scélérats dignes de châtement, ni comme de vaines servantes : elle voit que par les meurtrissures du Christ nous sommes tous guéris (Is 53,5) et que les blessures que nous, pécheurs, nous sommes infligées, sont passées sur lui, le Sans péché. Et l’ange du châtement ne se tiendra pas l’épée contre nos lèvres. (Une telle chose est tout simplement impossible.) Pourquoi ? – Parce que les lèvres des fidèles sont emplies de la glorification de la Croix et de la gloire du Crucifié et sont reçues par les anges dans un saint baiser, pour la compréhension et la foi en l’unique Seigneur. Par ailleurs, et pour une autre raison, les anges aiment l’homme : la correction d’un pécheur est

---

<sup>1</sup> Le sermon de saint Germain, patriarche de Constantinople, prononcé le dimanche de la Vénération de la Croix (le troisième dimanche du Grand Carême), vise à fortifier les fidèles sur le chemin du jeûne et à leur offrir un soutien spirituel.

L’auteur présente la Croix comme la lumière éclatante de la Résurrection, annonciatrice du Soleil de Vérité, qui dissipe le désespoir et la tentation, et apporte consolation et illumination. Le saint oppose «l’arbre en fleurs» (l’arbre de la connaissance, qui a conduit à la Chute et à l’expulsion du Paradis) à «l’arbre desséché» (la Croix, qui donne la vie, le pardon et le retour à Dieu). Le sermon recourt à des images de la Croix tirées de l’Ancien Testament.

L’homélie souligne le sacrifice volontaire du Christ sur la Croix, par lequel il a inscrit le poids des péchés, racheté l’humanité et brisé le pouvoir de l’enfer, détournant ainsi l’épée de feu de l’homme. La Croix est présentée comme le fondement du courage, la source de la transformation humaine, l’éradication des passions, la préparation du corps à la vertu et le chemin vers la vie éternelle, servant de «lit royal» et d’«autel ardent» à l’Agneau de Dieu.

aussi pour eux une source de triomphe. C'est pourquoi, même si nos lèvres dégagent une odeur désagréable à cause du jeûne, les anges la perçoivent comme un encens parfumé. Cela ressort clairement de l'état inverse de l'homme. En effet, lorsque l'ange punisseur se tenait l'épée à la main contre les lèvres de nos premiers parents, qui goûtaient encore au fruit de la désobéissance, bien que ce fruit fût parfumé, leurs lèvres exhalaient une odeur nauséabonde et insupportable, car elles portaient déjà les germes de la corruption. L'arbre du paradis et son fruit me causèrent de violents vomissements et des vertiges – à tel point que j'eus l'impression que tout en moi était bouleversé, et moi, au paradis, je cherchais à me cacher de Dieu et prenais le bruissement des feuilles pour le bruit de pas. Mais depuis que le Christ s'est humilié et a obéi au Père jusqu'à la mort, la mort sur la croix, la Croix est devenue l'arbre de l'obéissance. Ainsi, la Croix illumine l'esprit, apaise les lèvres par son parfum, fortifie le cœur et porte le fruit de la vie éternelle. Le fruit même de la désobéissance est annihilé par le fruit de l'obéissance. Là, l'éloignement de Dieu et la séparation d'avec l'arbre de vie se produisirent, et la malédiction fut prononcée : «Tu retourneras à la terre d'où tu as été tiré» (Gen 3,19). Ici, nous voyons une ressemblance avec Dieu et entendons la promesse : «Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi» (Jn 12,32). Promesse tant désirée ! Là, le plaisir précédait la souffrance. Ici, au contraire, le plaisir naît de la souffrance volontaire et de l'amertume. Ici est la vie des joyeux, la délivrance et le pur plaisir. Là se produisit la descente des hauteurs dans la vallée des larmes (Ps 84,7), et la nature, entraînée vers le bas, ne cessa son cours que lorsqu'elle s'accrocha enfin à la pierre inébranlable – le Christ – et à l'arbre de la croix. Parvenue à ces précipices inébranlables, elle s'arrêta net et sembla se briser.

La descente des hauteurs – tel est l'ancien chemin de l'homme. Mais voici un nouveau chemin, le nôtre, ou, mieux encore, le chemin du Christ, qu'il a lui-même parcouru avant nous, comme il sied à l'homme. Ce chemin est droit et s'élève. Il nous conduit à la Croix et éprouve nos pieds par la station debout constante, nous exhorte à tendre les mains vers Dieu tout au long du jour, et trouble nos lèvres, les asséchant par le jeûne. Cependant, le livre où sont consignées toutes ces épreuves est la Croix, et quiconque n'accepte pas ce récit et ne suit pas le Maître (Luc 9,23) (et le Maître est le Christ) est rayé du rang des disciples comme un serviteur indigne (Luc 17,10). Lorsque, grâce à une telle préparation, l'épée ardente n'entrave pas la grâce de la Croix, nous entrerons sagement dans l'antique demeure de nos ancêtres — le paradis — et cueillerons les fleurs convenables au temps présent, et, après en avoir tissé une couronne de louanges, nous la déposerons sur la Croix.

Jadis, notre vie était bénie et nous habitions le paradis créé par Dieu, un lieu d'abondance inépuisable. Là, les voix de ceux qui confessaient la grandeur de Dieu résonnaient et le chant du triomphe s'élevait. Du ciel montaient les hymnes de louange des anges. Et d'en bas, de la terre, comme en écho, l'homme chantait. Le chant était harmonieux, et la gloire régnait au plus haut des cieux, et la paix sur la terre (Luc 2, 14). La bonté de Dieu envers nous était infinie. Et en vérité, sans avoir rien apporté, l'homme est institué, par l'imposition de la main divine, roi de toutes les créatures terrestres. «Voici», dit-il, «tu m'as créé et tu as posé ta main sur moi» (Ps 139,5). Pourquoi ne pas en dire plus ? Avant même que je sois formé dans le sein de ma mère, la terre, le Porteur de tout, Tu m'as formé par contemplation, et pour moi seul Tu as formulé le conseil [rationnel] de la Trinité des Personnes en l'unique Divinité, qui sont et en qui réside la souveraineté de la Divinité.

Celui qui a créé toutes choses par une seule volonté établit pour moi – un être de trois coudées de haut, courbé jusqu'au sol, debout, dépourvu de vêtements naturels – Son conseil [et Sa sollicitude], et Il prévoit : à qui la création future sera comparée, sur qui elle dominera, et quel pouvoir elle atteindra. Il me place à la tête de ceux qui volent au-dessus de moi, Il soumet les quadrupèdes aux bipèdes, et Il livre ceux qui sont dans la mer en esclavage à celui qui marche. Cela n'est pas grand, bien que tel soit-il. Je me tournerai vers quelque chose de plus grand. Je suis le représentant du Très-Haut – placé sur terre et humble, un compagnon de serviteurs ardents – fait d'argile. Le Paradis est ma demeure. Au Paradis se trouvent des bénédictions infinies. Et je suis le détenteur de ces bénédictions. (Avant la Chute, des chants d'ascension résonnaient, mais maintenant – la descente vers la terre, retenue par des barreaux éternels.) On m'a donné une torche éclatante pour garder ces précieux trésors – je suis appelé à veiller avec vigilance. Mais moi – je ne sais pourquoi – je me suis endormi devant cette torche. Le voleur de la nuit, Satan, a envié mes bénédictions. Il s'est déguisé en membre de ma famille. Il est venu comme un ami, mais s'est révélé être un ennemi. Il paraissait bon à l'extérieur, mais se révélait être un voleur à l'intérieur. Et ainsi, le scélérat éteint ma torche (la torche étant la Loi Divine, comme David et la Vérité le souhaitaient) et, ayant détruit toute gratitude semée par Dieu, il repart avec le butin, arrosant toute bonne conduite humaine d'un large flot d'immondices. C'est pourquoi, moi, le maître de la maison, je suis nu, c'est pourquoi je suis privé de mes vêtements éclatants, et je ne dirige

plus mon regard vers la gloire céleste et la sainteté qui demeure au ciel. Ils s'inclinent vers ma propre honte et s'en occupent. En effet, les passions se mettent aussitôt à bouillonner. Au premier plan apparaît une faiblesse de l'estomac, conséquence de la dégustation du fruit. Elle est remplacée par une passion nichée sous le ventre. En effet, les feuilles de figuier elles-mêmes, dit-on, par leur nature même, furent le point de départ d'un chatouillement passionné. C'est pourquoi le Prophète royal, tombé dans cette passion, chante avec tristesse : «Mes cuisses sont remplies d'opprobre» (Ps 38,8). Bien qu'il parle ainsi de lui-même, il s'attribue plutôt les actes de ses ancêtres. En effet, n'est-ce pas parce que Satan a séduit notre ancêtre avec de grands espoirs d'être égal à Dieu, puis a répandu cet espoir empoisonné dans des feuilles de figuier, que l'homme subit l'humiliation ? C'est pourquoi Samson subit aussi l'humiliation : il est aveuglé par la sorcière Dalila et exposé au ridicule des étrangers. Il connaît le plaisir passionné d'honorer ceux qui le recherchent.

Ainsi moi, qui suis du rang de Les anges sont devenus comme les bêtes insensées (Ps 49,13), car j'ai fixé mon désir sur le ventre et me suis prosterné devant ce qui est en dessous. Maintenant, la peau du mouton témoigne de ma folie, et pourtant je ne peux plus jouir des pâturages du paradis, quand Dieu m'a jugé, car je n'ai même pas écouté, comme une brebis écoute l'appel du berger, la voix de Celui qui me faisait paître dans un lieu verdoyant (Ps 22,2) et ne me privait de rien. Il me permettait de manger de tous les arbres du paradis, et pourtant j'ai surpassé même les animaux en folie, ne faisant aucune distinction entre ce qui est nuisible et ce qui est bénéfique.

Voici donc mes malheurs, nés de l'arbre en fleurs : à cause de lui, je suis exilé de ma patrie et privé d'une félicité indicible. Mais voyez quel fruit porte l'arbre desséché ! Il me donne la vie au lieu de la mort. Il me revêt – nu – d'un vêtement de lumière. Au lieu d'une malédiction, il déverse sur moi une bénédiction. Au lieu d'un retour sur terre, il me promet la communion avec les anges au ciel. Et l'ardeur même de la passion, jaillit de l'arbre en fleurs, éteint l'arbre desséché. On pourrait aisément dire que le venin répandu par le serpent vivant est détruit par sa chair morte, utilisée comme antidote et guérissant celui qui a été mordu. Et en vérité, n'est-ce pas par un serpent vivant que j'ai été tué en Éden ? Mais maintenant, j'ai été ressuscité par le Christ, mort sur la croix, dont le prototype était le serpent inanimé – d'airain, exempt de venin mortel – qui a lui-même pris la forme d'un serpent. C'est mon Seigneur et mon Dieu, le Christ, qui s'est fait pleinement homme, et pourtant, bien que revêtu de la nature humaine, corrompu par le serpent maléfique, il était libre et totalement pur du poison du péché; et à nous, frappés par les serpents qui nous guettent, et de lui, suspendus à la croix, attendant le salut, il répand la vie et l'immortalité. Ainsi, sans aucun doute, la résurrection du serpent d'airain dans le désert préfigurait le mystère de la croix, et les paroles de Moïse : «Ta vie sera suspendue à tes yeux» (Dt 28,66), se réfèrent à ce serpent non pas parce que son image possédait un quelconque pouvoir de guérison, mais parce qu'elle préfigurait le Christ. De même, le buisson ne brûla pas, bien que brûlé par la puissance du feu – non pour lui-même, mais pour Marie, qui portait le feu de la Divinité dans sa nature mortelle et pourtant immaculée. L'iconoclaste devrait en tirer une leçon : les images, bien que grossièrement matérielles, sont dignes de vénération, car elles annoncent de grands événements. Et en effet, si la statue du serpent, rendue visible à tous par son ascension sur l'arbre et préfigurant l'ascension du Dieu-Homme à la Croix, était si vivifiante pour ceux qui périssaient dans une mort amère, n'était-ce pas là une indication de la manière dont l'image du Dieu crucifié, préfigurée par cette statue, serait salvatrice et vivifiante pour les hommes ? Après tout, si la statue de cuivre n'avait pas été un prototype du Christ, elle n'aurait jamais été sculptée et ne serait jamais devenue une source de salut pour ceux qui la contemplent, car le commandement dit : «Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, ni de celles qui sont en bas sur la terre» (Ex 20,4; Dt 5,8).

Et, en effet, il serait naturel de se demander : pourquoi, lorsqu'un taureau fut sculpté dans l'or et habilement modelé à l'image d'un veau, les artisans de la statue d'or périrent-ils sous l'épée de fer, tandis que maintenant, lorsqu'une statue de serpent est façonnée dans le cuivre, Dieu délivre-t-il d'une mort amère ceux que l'ombre bienfaisante de cette image enveloppe ?

Considérons les choses ainsi. Toute mort, en général, qui ne survient ni par faiblesse naturelle ni paisiblement, mais comme par la force, et qui rompt prématurément le lien entre l'âme et le corps, est un phénomène honteux et répugnant aux yeux de l'homme. La mort par pendaison sur la Croix est particulièrement honteuse et répugnante. Pourtant, avant tous les temps, il était prédestiné que le mystère salvatrice du monde s'accomplisse sur la Croix, et que par elle un nouvel Adam apparaisse pour recréer l'ancien et ramener à la vie, par l'arbre, ceux qui y avaient péri. Ainsi, parce que le préjugé universel contre ceux qui meurent d'une mort tragique empêchait d'accepter ce mystère au-delà de toute raison – la loi mosaïque elle-même déclarait «maudit»

quiconque était pendu à un arbre (Dt 21,23) –, un arbre et l'image d'un serpent, rejetés et maudits de tous, devinrent nécessaires. C'est pourquoi ce serpent reçoit un pouvoir vivifiant ; c'est pourquoi il est placé au-dessus de la tête des Juifs, et ils sont appelés à espérer le salut par lui et à croire que cet animal mort et inanimé a pouvoir sur la vie.

Permettez-moi, chers auditeurs, d'explicitier ma pensée. En effet, la puissance de la Croix grandit en moi, et la Croix, tel un bâton de force, frappant ma pensée rocailleuse, fait jaillir pour vous une source de vie. Je constate que l'Écriture qualifie souvent les Juifs, voulant souligner leur malice envers leurs bienfaiteurs, de «serpents et d'une race de vipères». C'est pourquoi le serpent d'airain fut élevé sur l'arbre dans le désert : de cette tribu de Juifs semblable au serpent, le Christ devait surgir, affranchi du poison du péché, et par sa mort, la mort sur la croix, devenir la source de la vie éternelle pour tous ceux qui croient en lui. Ainsi, des hordes de serpents venimeux rôdent dans le désert, guettant les voyageurs, les mordant et les tuant... Qui est ce serpent, sinon ceux qui, selon les paroles du prophète Isaïe, «brisent le chemin des pieds» de ceux qui suivent la voie du Christ et les empêchent de venir à lui et de recevoir le salut éternel – ceux qui disent : «Vous aussi, vous avez été séduits ; mais ce peuple, qui n'a pas connu la loi, est maudit» (Jn 7,47-49) ? Ainsi, ces gens ont aiguisé leur langue comme celle d'un serpent, et le venin des vipères (Ps 139,4) a rempli leur bouche.

Il en est de même des Juifs. Alors le prophète parle, comme au nom de ceux dont le chemin a été entravé : «Seigneur, garde-moi de la main des pécheurs ; délivre-moi des mains des hommes injustes qui ont pensé entraver mes pas» (Ps 139,5). Lors de son dialogue avec ces serpents sous forme humaine, le Christ leur dit : «Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que je suis» (Jn 8,28). Précisément, en devenant mort par la crucifixion, il a donné la vie à ceux qui étaient frappés par l'aiguillon de la mort. Ainsi s'interprètent les paroles de l'Écriture à la lumière de notre foi. Mais elles peuvent aussi être interprétées à la lumière du changement de moralité survenu après la mort du Christ. C'est précisément lorsque le Christ – Auteur de notre vie (Ac 3,15; cf. Hébr 2,12) et riche en miséricorde (Ép 2,4) – a volontairement accepté la pauvreté et reçu tous les sacrements de notre temps que des milliers de Juifs aux pensées perverses, ayant rejeté le venin de la malice et renoncé à leur désir de mal, choisissant la voie de la justice, se sont élevés aux sommets de la vertu et ont incité nombre de leurs compatriotes à un zèle égal pour une telle vie. L'apôtre Paul en témoigne. Car lui-même était autrefois un serpent, un descendant de vipère, respirant, comme le relate le livre des Actes, l'opprobre et le meurtre contre les disciples du Seigneur et ceux qui se trouvaient sur son chemin (Ac 9,1-2), frappant et tuant, les yeux constamment ouverts jour et nuit, persécutant les serviteurs du Seigneur. Mais voici, ses yeux se sont obscurcis, parce qu'ils ne regardaient pas droit devant eux, mais erraient sur un chemin tortueux et pervers; alors il répand le venin du blasphème; il se dépouille de ses écailles (et en effet, la cataracte même qui coulait des yeux de l'apôtre ressemblait aux écailles d'un serpent); par le baptême, il revêt le Christ; il reçoit le Christ tout entier en lui; il monte à la vie selon le Christ; il monte avec lui à la croix; il mortifie ses membres et ne vit plus; il méprise sa propre chair, c'est-à-dire ses proches, et il insuffle la vie immortelle à ceux que le péché a mortifiés. En effet, lorsque ce serpent venimeux le mordit aux membres, l'apôtre, désirant endurer ce qu'il menaçait de lui faire, toucha avec ferveur sa propre chair, crucifiée avec le Christ.

Ainsi, la Croix à la fois ôte la vie et donne la vie, non seulement sur la terre ferme, comme décrit précédemment, mais aussi sur l'eau. En effet, sur la mer Rouge, seule l'image de la Croix est inscrite, et cette image sauve le peuple de Dieu et anéantit ses ennemis. Cette action même de la Croix fut préfigurée dans les temps anciens par les saints prophètes, inspirés par l'Esprit saint. Ils confièrent également les prototypes aux symboles et les inscrivirent dans les livres sacrés, comme un enseignement précieux pour la postérité, afin que, lorsque les actes s'accompliraient, les Écritures ne les contredisent pas, mais que, par comparaison, les symboles soient reconnus par ceux qui les reconnaissent. Ainsi serait glorifié celui qui est descendu parmi nous et qui, pour nous, a volontairement encouru le déshonneur, a accepté ce qui semblait être un déshonneur. Mais avant cela, tous les prophètes et les justes versaient sans cesse des larmes de douleur pour leurs ancêtres. (Et quoi... rien de plus ?) Ils ne cessaient de reléguer Cham, qui avait bafoué la honte de son père, aux enfers. David chante avec tristesse pour ses ancêtres gisant sous terre, entonnant un chant funèbre : «Ils sont couchés comme des brebis au séjour des morts; la mort les nourrit» (Ps 49,15), et encore : «Comme les profondeurs de la terre sont semées sur la terre; leurs ossements sont dispersés au séjour des morts» (Ps 140,7). Là, Isaïe fait harmonie avec David, pleurant encore plus fort et, s'imputant, tel un fils, les actes de ses pères, il dit : «Tous, comme des brebis, se sont égarés; l'homme s'est égaré loin de sa voie» (Is 53,6), déplorant amèrement la nature même d'Adam. Un autre chante différemment... Et ainsi tous ensemble, présentant

respectueusement David devant eux à la fois par son rang royal et par sa paternité promise de Dieu, ils proclament les prières : «Berger d'Israël, sois attentif, conduis Joseph comme une brebis, assieds-toi sur les Chérubins et apparais» (Ps 79,2).

Il est clair, en effet, qu'il y a là un parallèle avec l'histoire de Joseph. Là se trouve l'Égypte ténébreuse, là se trouve l'enfer le plus profond. Là se trouve Pharaon, le bourreau d'Israël, là se trouve Satan, le bourreau infatigable de toute l'humanité (Jn 8,44; Apo 12,9). Là, les fils d'Israël peinaient avec l'argile, les socles et les gerbes de paille ; ici, les amoureux de la chair endurent un dur labeur pour la chair, et les amoureux du monde sont confrontés à toutes sortes de labeurs. Ici aussi se trouve un surveillant sévère, nous contraignant sans cesse à travailler et nous poussant aux actes des ténèbres. Tel un lion-fourmi mythique, infatigable, il saisit et dévore tantôt, cherchant qui dévorer (I Pi 5,8), tantôt, il nous dérobe le pain des vertus et nous force à nous contenter de la paille, la paille étant le péché, qui alimente le feu inextinguible. Ainsi, voyant la perversité de notre nature (Ex 3,7), Dieu, dans son amour caractéristique pour l'humanité, a voulu accomplir son dessein ancien (Ps 26,1). Isaïe le pressent, se réjouit avec la multitude des prophètes, et ce qu'il entend en secret, il le proclame ouvertement en la personne du Sauveur : «Maintenant je me lèverai, maintenant je serai glorifié, maintenant je serai exalté» (Is 33,10). Ces paroles préfiguraient l'ascension à la Croix et la gloire conférée au Fils unique par le Père sur la Croix. Il s'élève de son trône et descend vers la terre inaccessible. La brebis perdue est revêtue du sang très pur des vierges, afin que le loup, trompé par la ressemblance, l'attaque, comme toujours, et que le pécheur se brise les dents en se jetant contre le Sans péché. Il part à la recherche des brebis perdues, car, bien qu'il se soit fait brebis pour elles, il demeure, en tant que Dieu, le berger, les appelant au pâturage céleste qu'elles avaient quitté. Il vient réparer avec du bois les dégâts causés par l'arbre et briser les clous avec un clou – c'est-à-dire détruire par l'instrument de la malédiction la malédiction émanant de l'arbre. La nouvelle et notre Jaël – comme j'appelle l'Église – vénère ce clou nouveau, qui a écrasé l'ennemi acharné de notre genre. Ainsi, il est devenu son instrument de salut, écrasant cette tête maléfique, tandis que la tête d'Adam, élevée au-dessus d'elle, reprenait vie, et le vertige causé par le fruit pernicieux de l'arbre était guéri par l'annulation de la malédiction. Et en vérité, la Croix est un instrument non de malédiction, mais de bénédiction : «Béni soit l'arbre par lequel le salut s'accomplit» (Sagesse de la Croix 14,7). La Croix nous a comblés de telles grâces, devenant un moyen salvatrice

Combien ton autel est aimé, ô Seigneur des armées (Ps 84,2), sur lequel tu as été dévoré comme un agneau, et où tu as ôté le péché du monde : d'abord en tant qu'homme, ensuite en tant que Dieu. Car bien que tu sois mort sur la Croix par la faiblesse de la chair et la souffrance, tu demeures par nature le Seigneur des puissances immatérielles, et ta puissance divine se manifeste pleinement dans la faiblesse humaine, frappant l'ennemi commun de notre espèce. «Que ni levain ni miel» (Lév 2,11) ne soient apportés à l'autel du Seigneur, cette parole, semblable à du foin, a été prononcée quelque part, et dans cette parole se cache une pensée lumineuse. Certes, ce commandement fut donné en rapport avec la loi lévitique, qui traitait des offrandes de viande, mais je l'élèverai à la hauteur de la Croix et j'appliquerai sa signification à la Croix. Alors, que signifie cette parole ? Être crucifié avec le Christ et mourir au monde avec lui – voilà ce à quoi nous appelle l'Écriture Sainte. Elle semble nous dire : suivez celui qui vous conduit sur le chemin étroit, obéissez-lui et honorez son autel par votre diligence. N'offrez rien qui flatte les sens ou éveille le désir de plaisir. Car la nature de la Croix n'est pas la joie, mais la douleur. Sur la Croix, nous avons goûté au fiel, non au miel. L'autel du Christ n'accepte pas le levain d'Égypte : ce levain est imprégné de fumée et d'odeur de brûlé. La Croix, cependant, est un signe d'humilité et le retour à la vraie piété envers Dieu. Et ce n'est qu'après la Résurrection, et non maintenant, que nous goûterons au miel et jouirons de la béatitude éternelle, récompense de ce séjour amer et de cette vie étriquée ici-bas.

Ainsi, la Croix est le fondement du courage et de la louange, non de la honte. Et en vérité, la plus grande louange est celle de celui qui donne sa vie pour ses amis (Jn 15,13) et qui méprise la mort pour le salut de beaucoup. Cette pensée m'est également inspirée par le fait que cet Agneau, offert pour nous sur l'autel, est appelé «mâle» dans l'Écriture (Ex 12,5). Il est ainsi nommé car il est venu corriger le désir naturel de la femme pour un plaisir destructeur et redresser la nature humaine. Ce désir s'est d'abord manifesté chez la femme de mauvaise vie. Puis il s'est étendu à toute la race masculine, efféminant la nature humaine, et ainsi un peu de levain a fait lever toute la pâte (I Cor 5,6), s'y est mêlé et lui a donné sa friabilité... De cette arrogance engendrée par ce levain, il ne nous est pas permis d'offrir quoi que ce soit sur l'autel – la Croix du Christ : le Donateur de Vie – le destructeur des passions. Car quelle communion y a-t-il entre la mort et une vie de luxe ? Quelle communion y a-t-il entre le fiel et le plaisir ? Quelle communion y a-t-il entre le vin, qui réjouit le cœur charnel, et le vinaigre, qui empoisonne les sens ? Le premier

saint Germain, patriarche de Constantinople

vient du vieil Adam et nous est contraire; le second vient du nouvel Adam et nous est favorable. Le premier est celui qui a perdu; le second vient du Sauveur.

Moi aussi, j'apprends à méditer sur cela et à supporter les épreuves avec sérénité.

Mais, ô Croix, ceci est le lit royal de notre Salomon, le doux et le paisible, dont la paix est sans limites, contrairement à celle de Salomon. Car l'ancienne Jérusalem, sur laquelle régnait le paisible Salomon, était à la fois construite à l'intérieur de frontières et limitée dans le temps. Ô lit sur lequel le Roi de Gloire reposait, inclinant la tête de son plein gré (Ps 23,7-10), et où il s'est reposé dans le sommeil de la vie, bien que, même dans son sommeil, il ait assiégé l'ennemi insomniaque, pillant le palais de l'Hadès. Et en vérité, bien qu'il demeure dans le sommeil selon la loi de la mort, son cœur n'a jamais cessé de veiller, observant tout de ses yeux providentiels et omniscients et les unissant par le Père et le Saint-Esprit. Ainsi, j'appelle la puissance vivifiante de sa Divinité «le cœur», par lequel nous – le corps tout entier de l'Église – vivons, nous mouvons et avons notre être (Ac 17,28). Toi, le plus honorable des lits royaux, tu es entouré, selon les Écritures, par soixante guerriers d'Israël (Can 3,7), et je peux appliquer ces paroles concernant les soixante à la suprême armée des six ailes. Chacun d'eux a un visage rayonnant, empli de perfection, ce qui est indirectement suggéré par le nombre dix, car ce nombre est parfait. Représentant ta gloire comme le sceptre royal, ils se conforment à ton apparence et, par leur ressemblance avec toi, atteignent la glorification. Abaisant leurs ailes supérieures et inférieures et fermant leurs ailes médianes, ils volent ainsi en forme de croix, chantant sans cesse des hymnes de louange. Ayant contemplé ta gloire sous cette forme, Isaïe, en quête de Dieu, nous enseigne un autre mystère. «Et l'un des Séraphins m'a été envoyé», dit-il, «et tenant à la main un charbon ardent qu'il avait pris avec des pinces sur l'autel, il toucha mes lèvres et dit : Voici, je toucherai ceci à tes lèvres, et cela enlèvera tes iniquités, et purifiera tes péchés» (És 6,6-8). Les attributs du lit et de l'autel sont descendus sur Toi : les attributs du premier par le sommeil volontaire dans lequel l'Immortel s'est reposé et a trouvé le repos, les attributs du second par le sacrifice offert sur Toi pour nous, et le rite sacré et glorieux que le prêtre Lui-même a accompli sur Lui-même. Et nous croyons que Tu es l'autel ardent de l'Agneau de Dieu. Et en vérité, qu'est-ce qu'un «charbon» sinon Toi – un bois entièrement calciné, car le feu de la Divinité impassible de l'Agneau consumé sur Toi t'a consumé sans te brûler. C'est pourquoi, en Te touchant aujourd'hui de nos lèvres et en unissant nos lèvres dans un baiser, nous recevons la purification ardente des péchés et transmettons lumière et sanctification à l'homme qui réside dans cette demeure flamboyante.

Mais, ô Croix, nous tournant vers Toi et refusant à nouveau de rompre l'amour que nous Te portons, ô Croix, autel très honorable, accepte ce don de mes louanges et bénis-Toi pleinement, car le moindre est béni par le plus grand (Héb 7,7), et l'autel est plus grand que le don qui lui est offert, comme Celui qui sanctifie ce qui est sanctifié. Aussi, comme un autel, accorde-moi ta miséricorde maintenant, et comme un lit royal, donne le repos à ma parole, déjà fatiguée et endormie. Et puis, défends et protège mon âme des ennemis invisibles – les démons – à la gloire du Christ, le Tout-Puissant, qui, par ses six bords, a révélé sa toute-puissance, démontrant qu'il règne sur le monde d'en haut et d'en haut, sur le céleste, le terrestre et le mondain, et non seulement sur le terrestre mais aussi sur le souterrain (c'est pourquoi, selon moi, il a été décrété que la tête de l'ancêtre repose au pied de la Croix), sur la droite et la gauche, sur les justes et les pécheurs. Car le Juge de tous, présents et passés, est la connaissance de la Divinité éternelle. Car il était avant, et il recommence à être, de même qu'avant lui il n'y avait pas d'autre dieu, et qu'il n'y en aura pas après lui. À lui soient la gloire, l'honneur et l'adoration, avec son Père éternel et le saint Esprit, bon et vivifiant, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

